

POLAR SUISSE
STAND F617

MARS 9

13.30 - 15.30

15.30 - 17.30

2017

RENCONTRE ET DÉDICACES

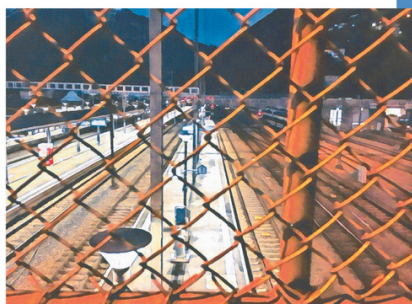
SALON DU
LIVRE DE
GENÈVE

2019

2022

Monica Piffaretti

Rossa è la neve
Delia Fischer indaga



SalvioniNarrativa

HIVER

Monica Piffaretti

Nere foglie
d'autunno
Delia Fischer indaga

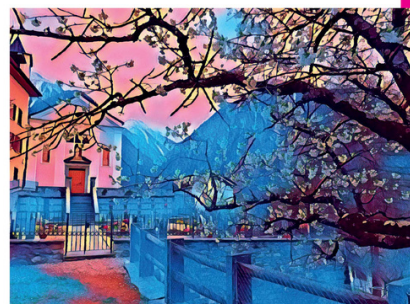


SalvioniNarrativa

AUTOMNE

Monica Piffaretti

La memoria
delle ciliegie
Delia Fischer indaga



SalvioniNarrativa

PRINTEMPS

MONICA PIFFARETTI

LES 3 ENQUÊTES DE DELIA FISCHER

Extrait lu lors du Festival du polar suisse 2023 (traduction automatique)

LA MEMOIRE DES CERISES

Delia Fischer enquête / di Monica Piffaretti / Salvioni Edizioni

La maison que Delia Fischer recherchait, se trouvait à la Waaghausgasse 10, dans le centre historique de Berne. La journée était pluvieuse, balayée par une brise fraîche. Il était dix heures et demie et elle venait d'arriver en ville. Elle s'était levée à l'aube, pleine d'énergie et était montée à sept heures sur l'Intercity qui partait de Bellinzone. Elle voulait absolument une autre confirmation de la piste de trahison du colonel, membre du contre-espionnage suisse, qu'elle venait d'identifier.

Une trace menait au cœur de la capitale fédérale, précisément à l'intérieur d'une boutique que l'homme fréquentait dans les années 80 et dans laquelle - elle l'avait découvert - il était entré une fois portant une valise puis en était ressorti presque aussitôt avec une valise différente.

Delia Fischer était facilement arrivée devant le numéro de la maison tout près de la Place Fédérale. L'ancien bâtiment n'abritait cependant plus le vieux magasin de vêtements. Elle aurait dû s'y attendre: trouver tout comme avant, était peu probable, mais elle ressentait quand-même une pointe de déception. Elle s'était imaginé revoir Ilona la rousse, l'espionne soviétique qui avait ensorcelé le colonel tessinois, au comptoir de la boutique. Que lui aurait-elle dit? 'Bonjour, êtes-vous la femme qui a ensorcelé le colonel ? Combien l'avez-vous payé pour les informations secrètes qu'il vous a transmises ?

Au numéro 10 de la Waaghausgasse, à la place de la boutique d'espionnage, il y avait maintenant une papeterie : 'Papeterie Haller' était écrit sur l'enseigne du magasin. La vitrine était

captivante: feutres, crayons, pinceaux et surtout papiers de toutes sortes et de toutes couleurs y étaient exposés. Elle entra et, en parfait Berndütsch, la langue maternelle de son père, demanda à la vendeuse si par hasard elle savait qu'il y avait une boutique de mode à cette adresse des années auparavant et si elle connaissait quelqu'un qui y avait travaillé. Ça ne coûtait rien d'essayer.

La jeune femme leva les yeux de son téléphone portable: son regard ennuyé suggérait la phrase 'Nous ne sommes pas un bureau d'information !'. 'Kei Ahnig'. Aucune idée, répondit-elle, puis replongea dans son téléphone. Delia était sur le point de quitter le magasin quand la fille la rappela et lui dit d'attendre, qu'elle demanderait à sa mère. Une minute plus tard, une petite femme d'une soixantaine d'années, élégamment vêtue, émergea de derrière un rideau.

- Grüezi wohl, que puis-je faire pour vous, madame? - s'enquit-elle.

Delia se présenta et expliqua qu'elle était une détective tessinoise qui était là pour une enquête et qu'elle voulait savoir si l'un des membres du personnel de la papeterie avait déjà travaillé dans la boutique qui était là auparavant; ou plutôt si quelqu'un connaissait des employés de l'époque ou peut-être même l'ancien propriétaire, ce qui était plus probable. Elle expliqua qu'elle reconstituait une affaire de meurtre vieille de trente ans qui s'était déroulée dans les Grisons et dont la victime était un homme d'une cinquantaine d'années qui venait souvent à Berne et fréquentait le magasin en question. Elle ajouta qu'il s'agissait d'un colonel de l'armée suisse, espérant que cet élément de poids réveillerait quelque souvenir lointain, peut-être un fragment microscopique de mémoire.

Cela arrivait parfois et Délia se sentait alors comme une sorte d'archéologue: elle prenait la pincette, attrapait délicatement le petit morceau puis essayait d'imaginer d'où il venait, quelle était son histoire et comment il était arrivé là. Parfois le petit morceau résistait et ne racontait rien de son voyage dans le temps. Parfois, en revanche, il revenait comme faisant partie d'un tout qu'elle reconstruisait avec patience, professionnalité, mais aussi beaucoup d'intuition naturelle.

- Je me rends compte que mes questions, madame...

- Haller, Béatrix Haller.

- Eh bien, Madame Haller, je me rends compte que mes questions peuvent vous sembler étranges. Ça fait longtemps. Mais peut-être que vous souvenez-vous de quelque chose?

La femme réfléchit un instant. Rien à faire, Madame Haller dit qu'elle était vraiment désolée, mais qu'elle ne pouvait penser à personne qui avait eu des contacts avec les anciens gérants ou propriétaires de la boutique. Elle précisa qu'elle avait hérité de l'entreprise de papeterie déjà lancée par son père décédé cinq ans plus tôt. C'était lui qui avait acheté l'immeuble au milieu des années quatre-vingt. Maintenant les affaires de la papeterie allaient tant bien que mal.

- La plupart des gens n'aiment plus le papier. Ils vivent à l'intérieur des écrans, ils se servent dans les grands magasins ou en ligne.

La femme s'arrêta un instant.

- Je peux quand même vous dire que mon père a eu beaucoup de chance lorsqu'il a acheté cette maison. Aujourd'hui, l'immeuble vaut au moins dix- douze millions de francs. Je pourrais le vendre et ne vivre que de revenus, mais j'aime ce travail.

Ses grands yeux brillèrent.

- Peut-être, Madame Fischer, cette information peut-elle vous intéresser, je n'y avais pas pensé: la police avait fermé l'ancienne boutique en un rien de temps à cause d'un scandale. Je ne me souviens pas exactement de l'année. De temps en temps, même dans notre paisible Berne, il y a de petits tremblements de terre. Dommage que mon père ne soit plus là, il aurait pu vous en dire long sur ces événements. Jusqu'à la fin, il a combattu activement dans le parti agraire. Dieu, il ne pouvait pas voir les communistes!

Délia se figea.

- Les communistes?

- Oui, ils étaient impliqués. Mon père disait toujours en plaisantant que, s'il avait pu acheter la propriété à un prix avantageux et y installer une papeterie en quittant son premier magasin à Ostermundigen, il devait remercier Moscou. Il détestait tous les gauchistes et n'était pas du genre à faire des distinctions, pour lui ceux qui voulaient changer son monde étaient à la solde de l'Union soviétique. Si je ne me trompe pas, ils ont également immédiatement fermé un bureau qui se trouvait dans le quartier de la Länggasse, derrière la gare centrale. Officiellement, des journalistes russes y travaillaient. Vous savez, à l'époque, ce n'était pas subtil.

- Ce que vous me dites, Frau Haller, est très intéressant. La femme sourit et, se sentant appréciée, continua.

- Même la boutique devait avoir quelque chose à voir avec ça, mais on n'a jamais su exactement quoi. En tout cas, ça a vraiment été une chance pour nous. À mon avis, cette histoire a ensuite été rangée comme ça. Maintenant, me revient à l'esprit le nom du bureau qu'ils ont fermé. Oui, je me souviens: c'était

une agence de presse, mais selon le Conseil fédéral c'était en fait un repaire d'espions. Il s'appelait 'Novosti'¹.

Novosti, un mot russe. Delia comprenait sa signification: nouvelle.

La détective remercia la femme. Ce que Madame Haller avait dit était déjà beaucoup. Elle ne s'imaginait certainement pas trouver directement la mallette du colonel avec les documents secrets qui passaient probablement dans l'autre sens. Mais l'information selon laquelle la boutique d'Ilona-la-Rossa avait été fermée à la suite de l'intervention décidée en haut lieu contre l'agence de presse russe était une confirmation. La boutique, à deux pas du Palais fédéral, servait de couverture idéale.

Haute couture signée Kgb. Une autre pièce du puzzle confirmait donc la trahison du colonel.

Delia s'installa dans une pâtisserie sur la Place fédérale. Un auvent la protégeait du crachin. Elle commanda un macchiato, deux cannoncini à la vanille et un Rahmkuchen, une spécialité de la région. Elle avait besoin de sucre.

Elle alluma son téléphone portable et tapa sur Google le nom de l'agence de presse soviétique, le mot "scandale" et le nom de la ville de Berne. Elle trouva toutes les informations sur l'affaire. C'était fin avril 1983. Les températures de la guerre froide étaient brûlantes. Dans diverses parties de l'Europe, des expulsions d'agents russes opérant déguisés dans des ambassades étaient en cours. Cela arriva en Suisse aussi: le bureau de Berne de l'agence de presse soviétique fut fermé, soupçonné d'activités d'espionnage et d'infiltration dans les mouvements pacifistes opposés au déploiement de nouvelles ogives nucléaires en Europe.

Elle éteignit son téléphone portable. Le monde était alors en noir et blanc, il y avait peu de place pour les nuances de gris et autres couleurs. C'était ce qu'ils appelaient la Realpolitik. Elle ne savait pas comment le dire en russe, mais elle pensait qu'il devait y avoir un terme similaire. L'équilibre de la terreur était parfaitement symétrique. Plus de missiles ici, plus de missiles là-bas. Absurdité humaine et certainement pas la seule. Mais elle ne s'occupait pas de politique, elle était détective et maintenant elle avait obtenu ce qu'elle voulait savoir: un autre indice qui montrait comment Ottorino Garzoni avait vraiment été acheté par les Soviétiques.

¹ Novosti: Le 29 avril 1983, le ministre de la Justice et de la Police, alors conseiller fédéral Rudolf Friedrich (1923-2013), annonce la décision du Conseil fédéral de fermer immédiatement les bureaux bernois de l'Agence de presse soviétique pour 'une série d'ingérences dans les affaires intérieures'. affaires politiques suisses, et l'expulsion dans les dix jours du directeur et correspondant russe dans le pays, Alexei Dumov. L'agence est accusée d'être le centre névralgique de l'espionnage et des activités subversives dans le pays et de soutenir les mouvements pacifistes qui, à cette époque, sont également descendus dans les rues de la Confédération. Concrètement, selon les autorités fédérales de l'époque, les journalistes de Novosti opéraient comme des éminences grises derrière les protestations, prônant également l'objection de conscience et avaient participé activement à la rédaction d'un appel 'pour la paix contre la mort nucléaire'. Une dissidence politique contre les armes nucléaires émergeait également dans le reste de l'Europe. Notamment en opposition au renforcement du bouclier défensif de l'Otan et à l'augmentation de l'arsenal de missiles sur le continent: euromissiles ici, SS-20 là et murs et rideaux de fer au milieu.

MONICA PIFFARETTI



Mon rêve avoué
serait d'être traduite
en français

QUI SUIS-JE?

*Journaliste, économiste et
écrivaine. J'ai créé le
personnage de la détective
tessinoise Delia Fischer.*

*Des thrillers suisses à couper
le souffle chargés d'histoire.
En 2024 paraîtra le 4ème cas.*

JE VOUS ATTENDS

 MONICAPIFFARETTI.CH

 [@MONICAPIFFARETTI](https://www.instagram.com/MONICAPIFFARETTI)

 AVRIL7@BLUEWIN.CH